

# Un entretien

— avec —

## M. Paul Dukas

J'ai rencontré M. Paul Dukas comme il sortait du bureau de tabac. Il ouvrait son paquet de cigarettes. Silhoutette charmante, simple, un peu floue. Démarche hésitante de ceux qui vivent toujours dans le monde de leurs pensées.

Le visage est jeune, le nez court, la bouche spirituelle. Encadrez-le, d'une barbe blanche, coiffez le tout d'un petit chapeau mou noir, et cherchez à présent les yeux. La musique de M. Paul Dukas est dans ses yeux. Ils ont une ironie rêveuse où l'on démêle facilement le double effet. Le rêve était à lui, tout à l'heure, avant que je fusse en sa présence.

L'ironie est pour moi, pour moi qui viens lui poser la question prévue :

— Mon cher Maître...

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Vous êtes nommé professeur de composition au Conservatoire.

— Pas encore...

— Enfin la proposition est sur le bureau du ministre.

— On le dit.

— Ce sont les journaux qui le disent.

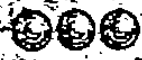
— Et alors ?

Lorsque l'auteur d'*Ariane* dit : « Et

alors ? », c'est évidemment lui qui a raison. S'il pense avoir quelque chose à dire sur sa classe du Conservatoire, ce n'est pas aujourd'hui. Il ne la connaît pas encore. Il ignore même le nombre de ses futurs élèves. Charles Widor, qui désire prendre un peu de repos, lui abandonne sa classe. Dukas succède à Widor et voilà tout.

— Mais, mon cher Maître, je ne vous lâche pas à si bon compte. Dukas entrant comme professeur au Conservatoire, c'est une impulsion ardente, généreuse, moderne qui pousse un peu les vieux murs, vous...

— Vous pensez que je vais brandir sur ma chaire le drapeau de la Révolution ?



Nous sommes arrêtés devant la grille d'une charmante petite vieille maison. Une cour payée, trois marches de pierre usée, deux étages d'un escalier de bois.

— Wagner a dit : « Connaissez les anciens, et faites du nouveau. » Quel est mon rôle ? J'ai des élèves de dix-neuf ans ! Leur faire aimer la Musique et non une certaine musique. On n'invente jamais rien. On traduit... avec son tempérament.

« Les musiciens d'aujourd'hui, comme tous les artistes d'ailleurs, sont emprisonnés entre deux poncifs, deux académismes : l'Académisme de l'école et l'Académisme d'avant-garde. Celui-ci aussi dangereux que celui-là !

« La première leçon à donner à des élèves fougueux chez qui la jeunesse tient lieu souvent de tempérament, c'est une leçon de modestie.

« Ceci dit, il n'y a pas de méthodes, il y a des élèves dont il importe de cultiver les qualités individuelles.

« J'ai été moi-même élève au Conservatoire, dans la classe de Guiraud, avec Debussy, Lazzari et Bachelet. Peut-on dire que Guiraud ait formé Debussy ? Qu'il ait créé Lazzari ou Bachelet ? »

Un tour de clé. Nous entrons dans un appartement exquis, ouaté d'ombre, où l'on ne voit immédiatement que l'essentiel : la table à écrire, le piano à queue, et, derrière les fenêtres, une palpitation de feuilles jaunies.



Paul Dukas reprend :

— Les artistes d'aujourd'hui ont la vie dure. Pas le temps d'être paresseux et pourtant...

Il ajoute, comme se parlant à lui-même :

— Pourtant, la jeunesse à un certain âge est aussi féconde que le travail. Mais nous vivons à une époque où l'on n'a pas le temps de ne rien faire. Alors les jeunes trépignent, ce sont des arrivistes. Ils ont un but. Un but ! Ignorent-ils donc qu'en Art le But est de ne pas en avoir ?

« Je veux les mettre en garde contre les recherches inutiles et certains procédés qui passeront de mode dans dix ans. Il faut se défier des illusions d'optique. C'est tout. »

Le maître tourne vers moi son visage pur et franc :

— Pour le reste ! Qu'ils se débrouillent. Aucun professeur ne peut apprendre à faire un chef-d'œuvre. Il donne les règles de son art, l'outillage indispensable. Les meilleurs triomphent, peut-être !

Et dans le regard de celui qui écrivait à sa petite table *L'Apprenti Sorcier*, *Ariane et Barbe-Bleue*, *La Péri*, il n'est plus à présent qu'un seul reflet : celui du rêve. — GEORGES LE FEVRE.